Ami du Clergé du 27 novembre 1930

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour l'Immaculée-Conception. — I. La grâce et la fidélité de Marie, 705.
Panégyrique de S. Pierre Fourier. — Vie intérieure source de vie active, 707.
Instructions à des collégiens. — X. L'apostolat à notre portée, 712.
Pour les dimanches de l'Avent. — III. L'attente du Messie, 715.
Pour les réunions mensuelles des Mères chrétiennes *(fin)*. — XV. La vie chrétienne par la pratique des petites vertus, 717.

POUR L'IMMACULÉE-CONCEPTION

I

LA GRACE ET LA FIDÉLITÉ DE MARIE

Mes frères,

« *Tota pulchra es, et macula non est in te.* » (Cant., III, 7). Si je ne savais de qui veut parler l'Esprit-Saint, je m'étonnerais de lui entendre dire qu'il existe une créature dont l'innocence ne fut jamais altérée, et qui semble n'avoir rien de terrestre ni d'humain. Car il n'y a que Dieu qui soit parfaitement saint. Mais depuis que l'Eglise a défini que la Sainte Vierge n'eut jamais aucune part dans cette universelle dégradation du genre humain par la chute primitive, et que jamais l'ombre d'une imperfection n'est venue ternir la blancheur éblouissante de son âme, je comprends à qui s'adresse cet éloge magnifique, je comprends qu'aucune parole n'est trop forte pour exprimer ce que cette sublime Reine a de beauté intérieure et de grandeur morale. Depuis que l'Eglise a parlé, nous ne devons pas craindre d'exagérer en louant les perfections de Marie. Bien au contraire, ce nous doit être une joie que de nous essayer à balbutier, au moyen de notre faible langage humain, la beauté de notre Mère du ciel. Pour entrer dans l'esprit de la présente fête, nous parlerons 1° de la grâce de l'Immaculée Conception, qui est un des plus glorieux privilèges de la Sainte Vierge ; — 2° de la fidélité avec laquelle Marie a correspondu à cette grâce.

I

Nous avons tous été conçus dans le péché et le premier moment de notre existence nous fit l'objet de la haine et de la malédiction de Dieu. *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum* (Ps. L, 7). Pas un seul des enfants du premier homme n'est exempt de la souillure originelle à son entrée dans la vie. La transmission du péché par le sang est une vérité de foi et un mystère de la justice de Dieu.

Une seule fois dans le cours des siècles, Dieu fit un miracle de sa toute-puissance pour déroger à cette loi générale : Marie n'a jamais ressenti les atteintes de la corruption universelle de notre nature, quoiqu'elle ait, comme nous, puisé la vie dans cette source impure. Dès le premier instant où son âme est venue s'unir à son corps, elle était toute pure et toute sainte. La gloire du Verbe éternel exigeait en effet que la Vierge en qui il devait s'incarner fût telle avant que de naître, préservée de la corruption commune au reste des hommes, ornée de toutes les vertus et de tous les dons de la grâce. C'est pourquoi celle qui devait être la demeure et le temple du Dieu vivant brille d'une incomparable beauté, dès le premier instant de sa vie, comme une aurore naissante qui doit donner au monde le divin soleil dont la lumière ne s'éteint jamais. Il est donc absolument certain que la T. S. V. Marie fut toujours exempte du péché originel et de l'inclination au mal que ce péché, même effacé, laisse après lui. Elle fut exceptée, en cela comme en beaucoup d'autres points, des lois communes de la nature. Aussi les saints Pères et les écrivains de l'Eglise n'ont rien eu plus à cœur que de célébrer à l'envi sa sainteté incorruptible. Ils se sont appliqués à rechercher dans l'Ecriture les vestiges prophétiques de cette glorieuse prérogative. Ils en découvrent la première trace dès l'origine du monde, dans les célèbres paroles que l'Eternel adresse au serpent tentateur : « J'établirai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la sienne ; elle t'écrasera la tête. *Et ipsa conteret caput tuum.* » (Gen., III, 15). Dieu ne fait aucune distinction de temps : J'établirai, dit-il, une inimitié pure et simple ; jamais vous n'aurez rien de commun qu'une immense aversion l'un pour l'autre. Et quelle est la tête du serpent, sinon le péché originel, qui est le premier pas qu'il fait pour prendre possession des âmes, la source de toutes les complicités qu'il y trouve et des ravages qu'il y exerce, le fondement sur lequel repose son règne ? Cette tête redoutable, Marie l'écrasera. En vain le dragon se débattra sous le pied virginal qui l'accablera de sa force invincible ; il se retirera confus de se voir interdite l'entrée d'un sanctuaire qu'il avait coutume de profaner sans résistance.

Le prodige qui apparut aux yeux de Moïse dans le désert avait de quoi le jeter dans l'étonnement : il vit un buisson que les flammes enveloppaient de toutes parts et qu'elles ne consumaient pas. Quelle est donc la puissance qui suspend l'activité du feu ? Pourquoi cet élément terrible, qui dévore tout ce qu'il rencontre, semble-t-il respecter ce buisson miraculeux ? Le prodige que l'Eglise présente aujourd'hui à la piété des fidèles est encore plus étonnant. C'est une pure créature, une fille d'Adam, qui, malgré la corruption du foyer d'où elle tire son origine, triomphe du péché et conserve toute la splendeur de son âme immaculée.

Une des erreurs les plus funestes de notre époque, c'est la négation de la chute primitive. Nos modernes philosophes ont refusé de voir dans l'homme un ange tombé, un être flétri par la transmission héréditaire d'une faute primitive. Ils ont enseigné que l'homme naît essentiellement bon, honnête, juste, sans entraînement au mal. Et par une conséquence

inévitable, après avoir méconnu la maladie, ils ont méconnu la nécessité du remède. Après avoir nié le péché originel et ses funestes suites, ils ont nié la divinité de Jésus-Christ et sa mission réparatrice.

La définition dogmatique de l'Immaculée-Conception a remis en lumière ces vérités capitales. En glorifiant dans l'auguste Vierge l'exemption de la souillure originelle, l'Eglise proclame indirectement la chute universelle. Elle proclame également la divinité de son Fondateur. Pourquoi, en effet, Marie a-t-elle été conçue sans péché ? En prévision de la naissance et des mérites de son divin Fils : *Intuitu meritorum Christi*. Ainsi ce glorieux privilège n'est pas seulement un insigne honneur pour Marie, il renferme aussi la plus grave et la plus opportune des leçons pour tous les chrétiens. Il revêt Marie d'un manteau de pureté plus brillant que le soleil ; et il nous remet en même temps sous les yeux les ulcères de notre nature et la main qui doit les guérir.

Il est vrai que nous avons quelques points de ressemblance avec notre divine Mère ; car le baptême nous confère une grâce de même nature que celle dont elle fut ornée dès le jour de sa Conception. Mais il y a deux remarquables différences. La grâce de Marie fut une grâce de plénitude, qui surpasse la nôtre au même degré que son titre de Mère l'élève au-dessus de tous les enfants de Dieu. Ensuite la grâce de Marie fut une grâce de préservation, qui la mettait à l'abri des premières atteintes du mal ; la nôtre est une grâce de réparation qui nous guérit de la lèpre que nous apportons en naissant. Ainsi la gloire de Marie n'a point de rivale ; elle est incomparable dans l'éclat resplendissant de son Immaculée Conception.

Dieu nous montre encore l'estime singulière que nous devons faire de la grâce, en n'exigeant que cette seule distinction de celle qu'il a prédestinée pour être sa Mère. L'antique noblesse des patriarches, des rois, des prophètes, et tout ce que la terre avait eu de plus grand se trouvait réuni dans les ancêtres du Sauveur ; mais il n'y eut que la pureté sans tache de Marie qui put l'attirer sur la terre. La grâce du baptême qui nous fit enfants de Dieu et frères de Jésus-Christ est donc la seule véritable grandeur dont il soit permis au chrétien de se glorifier. Car Dieu, dont le discernement est infaillible, nous apprend que la grâce est infiniment plus précieuse que tous les biens du monde, et la mort, qui nous enlèvera tout le reste, sera au contraire la plus complète manifestation des droits et des avantages qu'elle nous procure.

II

Nous venons de voir les grandes choses que le Tout-Puissant a faites dans son humble servante ; mais ce qui n'était qu'un pur don du ciel, un présent gracieux de son adorable Fils et le gage anticipé de son amour, devint bientôt un mérite personnel.

La grâce de l'innocence que Dieu répand dans nos âmes est un dépôt sacré confié à la garde de notre liberté. Il peut nous échapper d'autant plus facilement que des ennemis jaloux cherchent sans cesse à nous dépouiller de ce trésor. Un seul péché mortel nous le fait perdre ; la vigilance et la prière sont les seuls moyens de nous en assurer la possession durable. Or, c'est ici que la foi nous révèle un nouveau sujet de gloire pour la Vierge immaculée ; car elle se montra si constamment fidèle à la grâce de sa conception, que l'ombre la plus légère ne vint jamais obscurcir cette brillante aurore ; en sorte qu'elle est devenue le plus parfait modèle des efforts que nous devons faire pour conserver la grâce et pour l'augmenter en nous.

Elle possédait, il est vrai, une grâce inaltérable ; elle était impeccable par grâce, comme Jésus le sera par nature, parce que Dieu l'avait confirmée, par un privilège spécial, dans l'état d'une immuable sainteté ; mais ce que nous devons admirer et ce qui doit nous instruire, c'est que Marie, qui n'avait rien à craindre des séductions et des scandales du monde, vit dans une entière séparation du monde, use de précautions infinies pour mettre en sûreté la grâce qu'elle possède ; elle se consacre à Dieu dans le Temple dès sa plus tendre enfance, elle y mène une vie solitaire et pénitente ; et nous, après tant d'expériences lamentables de l'inconstance et de la fragilité de notre cœur, nous croyons pouvoir nous affranchir de toutes les règles de la modestie et de la vigilance, nous recherchons les occasions dangereuses avec une confiance téméraire ; et tandis que la pénitence nous serait si nécessaire comme expiation et comme moyen de préservation, nous ne savons rien nous refuser ; nous ne craignons pas d'exposer la vie de nos âmes et le gage de notre bonheur éternel, dans un milieu où les chutes sont si faciles et presque inévitables.

Marie ne se contenta pas de conserver intacte la grâce qu'elle avait reçue, en se tenant au moyen du recueillement, de la prière et des précautions les plus rigoureuses, à un intervalle presque infini du péché : elle ne laissa pas la grâce stérile, et elle s'appliqua constamment à croître dans la sainteté.

La grande loi dans l'ordre de la grâce comme dans l'ordre de la nature, c'est celle du progrès. La consistance dans la grâce ne sera possible que dans la gloire éternelle ; ici-bas il faut ou monter ou descendre : « *Aut ascendas, aut descendas necesse est,* » dit S. Bernard. Toute âme, quelle que soit l'abondance de grâce dont Dieu la favorise, est soumise à la loi du progrès, parce que le modèle sur lequel nous travaillons n'est autre que l'excellence infinie de Dieu. Or le progrès ne vient pas tout seul et du simple cours du temps : il exige les efforts de la volonté. Et il est dans l'ordre établi par Dieu que l'homme n'arrive pas au terme d'un seul coup, mais par des progrès insensibles, qui s'accomplissent plus ou moins rapidement, selon que Dieu donne et que l'homme correspond.

Or, les accroissements de Marie furent infiniment plus rapides qu'en aucune autre créature, parce que tous les passages de son âme étaient ouverts librement et sans opposition au progrès de l'amour di-

vin ; tandis que ce dernier avance très lentement dans nos âmes, à cause des agitations et des résistances qu'il rencontre dans notre volonté.

Le travail de Marie était l'expression de son union à la volonté divine, et cette véritable Mère du salut nous apprend par son exemple à faire dans cet esprit nos moindres actions, à chercher simplement la volonté de Dieu dans les plus humbles travaux comme dans les plus vastes entreprises. Une des grandes erreurs du monde est de prétendre tracer des limites à l'empire du souverain Maître, au lieu que tous les moments de notre vie, pouvant être féconds pour l'éternité, doivent être réglés indistinctement d'après les mêmes principes que les grandes affaires. Il convenait à la femme par excellence de nous donner une leçon de grandeur dans les détails de la vie domestique et de nous apprendre que l'héroïsme de la sainteté consiste moins dans les grandes occasions que dans le soin de consacrer à Dieu tous ses instants et d'accomplir avec des sentiments d'amour et de religion cet ensemble de travaux ignorés et de vulgaires devoirs dont se compose la vie de ménage.

Marie a mérité par excellence le titre de « Vierge fidèle, » parce qu'elle n'a laissé échapper aucune partie des biens et des grâces dont Dieu avait enrichi son âme. Elle a rempli la grande loi de la charité divine avec tant de perfection que nul désir étranger n'est jamais venu partager sa pensée ni les mouvements de son cœur. Que l'on parcoure son histoire tout entière, elle se réduit à consulter la volonté de Dieu, à la mettre en pratique, à prier, à se consumer d'amour et de reconnaissance. Elle a conservé pendant presque toute sa vie le silence et l'humilité de son berceau. L'œil de Dieu ouvert sur ses œuvres, l'oreille de Dieu attentive au moindre soupir de son cœur, c'était assez pour enchaîner sa vie, pour la pousser à tous les sacrifices, pour lui faire accepter avec les dispositions les plus parfaites la double pénitence du travail et de la pauvreté.

Le Tout-Puissant se plaisait à récompenser avec une souveraine prodigalité la fidélité de sa servante, et toujours victorieux dans cette lutte d'amour, il ne lassait cependant point la ferveur de Marie qui ne cessait de croître en perfection. Et l'on comprend que cette terre excellente, assez fertile pour rendre au centuple la semence que lui prodiguait une main infiniment riche, dut amasser un trésor incomparable de mérites.

Croire que Marie a été conçue sans péché, parce que Dieu la destinait à être la Mère de son Fils, c'est croire que Dieu a une telle horreur de la moindre souillure qu'il n'aurait jamais consenti à recevoir le jour d'une créature qui aurait été même un seul instant sous l'empire du péché. Or nous sommes appelés, comme Marie, à recevoir et à posséder tout aussi réellement, quoique d'une manière différente, le Verbe Incarné dans notre cœur. Il est ordonné à tout chrétien, sous peine de damnation, de s'unir corporellement à lui par la communion. Cette obligation est un nouveau motif, ajouté à tant d'autres, de ne jamais commettre aucune faute qui nous rendrait indignes de participer à l'adorable Eucharistie.

Le dogme de l'Immaculée-Conception nous est également une raison de confiance dans le pouvoir et la bonté de cette bienheureuse Vierge. Le cœur de l'homme était bon, sensible, généreux, enclin à la bienveillance, quand il est sorti des mains de Dieu ; c'est le péché qui l'a rendu tel qu'il est à présent, égoïste, dur, insensible, rempli d'un amour exagéré et même exclusif de lui-même. Mais nous sommes certains de rencontrer des trésors de charité, d'indulgence, de compassion dans le cœur de Marie, parce qu'il est le chef-d'œuvre du Créateur et qu'il n'a pas subi, comme le nôtre, les ravages du péché. Et ce qui doit nous interdire toute espèce d'hésitation, c'est que la T. S. Vierge est en même temps investie d'un pouvoir sans limites pour venir en aide à ceux qui l'invoquent. De quel crédit ne doit pas jouir auprès de Dieu la créature incomparable qui lui est toujours apparue, dès le premier moment de son existence, comme un objet digne de toutes ses complaisances ! Nous savions déjà qu'en sa qualité de Reine de tous les Saints, de Mère de Dieu surtout, elle était toute-puissante auprès du Seigneur. Son Immaculée Conception nous révèle un titre de plus à ce que son intercession en notre faveur n'essuie jamais de refus.

* *

Ne nous lassons donc jamais de recourir à la protection de la céleste avocate dont nous célébrons une si noble prérogative, en lui répétant avec des transports de bonheur et d'amour : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. Vierge très pure, lis admirable d'innocence, brillante aurore dont la beauté ira toujours grandissant, nous nous réjouissons avec vous du triomphe que vous avez remporté sur le serpent infernal, lorsque Dieu suspendit à votre glorieuse origine l'ancienne malédiction portée contre tous les hommes. Nous vous supplions humblement, pauvres pécheurs, de nous obtenir la grâce de surmonter les funestes suites laissées en nous par le péché originel et de correspondre fidèlement aux grâces de Dieu, afin que nous méritions les bénédictions éternelles dont vous avez été le principe, au jour béni de votre Immaculée-Conception. » Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. PIERRE FOURIER

(9 décembre)

VIE INTÉRIEURE SOURCE DE VIE ACTIVE

Mes frères,

Est-il vrai que la perfection chrétienne et religieuse, faite de renoncement à la volonté propre et basée sur la pratique de l'abnégation, soit incapable d'engendrer les vertus nécessaires à notre société actuelle et de préparer les âmes à exercer autour d'elles une véritable influence sociale ? Est-il vrai que notre époque, toute à l'activité et au mouvement, demande une préparation plus nouvelle et plus exté-

rieure, d'où serait, en grande partie, éliminée la pratique des vœux de religion, tant prônés jadis, aujourd'hui si discutés, et qui, en somme, semble assujétir un homme à son semblable pour l'empêcher d'atteindre son développement intégral par l'effort personnel ? Ne conviendrait-il donc pas de substituer à la vie intérieure, si recommandée par les anciens auteurs de spiritualité, une vie plus extérieure, plus accessible à tous, plus adaptée aux conditions de la société moderne ? En un mot, s'il y a une évolution partout, dans tous les domaines, pourquoi ne se répercuterait-elle pas sur les principes mêmes de la sainteté agissante et conquérante ?

A cette question que peut-être se posent nombre d'esprits généreux, la vie de nos grands saints donne une réponse péremptoire. Elle nous montre, avec une règle invariable et sans exception, qu'il n'y a aucune opposition entre la pratique des vertus de renoncement et d'humilité qui sont à la base de la perfection traditionnelle, et l'influence victorieuse et conquérante. Ces vertus, en effet, diminuent en nous l'amour égoïste pour y faire grandir l'amour de Dieu et du prochain. Bien plus, elles sont la condition même de toute véritable influence sociale. Ce sont les hommes formés dans la pratique de l'humilité et de l'obéissance, de la pauvreté et de la chasteté, qui sont les plus capables d'entreprendre de grandes œuvres pour l'avantage, même matériel, de leurs frères et concitoyens. J'en trouve la démonstration irréfutable dans la vie même de S. Pierre Fourier. N'a-t-il pas, lui, le Bon Père, été formé à la vieille école de la tradition catholique, et cependant ne l'a-t-on pas rencontré le premier partout, là où les œuvres de bienfaisance extérieures l'appelaient ? Nouveau S. Bernard, n'est-ce pas un monastère qui l'a donné à son siècle et cependant, les vertus écloses dans le silence de Chaumouzey n'ont-elles pas été la lumière du peuple et des princes de Lorraine ?

C'est ce que j'entreprendrai de vous redire, comme une réponse aux affirmations d'un catholicisme aux allures larges et libérales, et qui, au fond, déguise un relent du libre examen protestant. S. Pierre Fourier, formé à la sainteté par la pratique des vertus qu'on estime périmées ; S. Pierre Fourier, poussé par ces mêmes vertus aux œuvres qu'on proclame incompatibles avec ces vertus ; telle sera, m. f., la division de ce discours. Mais nous n'aurons garde de laisser de côté le point le plus important de la question et, en même temps, il nous faudra voir, en étudiant de plus près la conduite de notre saint, comment l'esprit de la vie intérieure peut et doit s'harmoniser avec les œuvres de la vie extérieure.

I

Qu'est-ce donc, m. f., que la perfection de la vie spirituelle ? S. Thomas d'Aquin, qui était un profond mystique autant qu'un grand théologien, a écrit sur ce sujet un opuscule admirable dont la lecture ne saurait être trop recommandée. Dès les premières lignes, le Docteur Angélique s'élève à une sublimité de vues qui étonne et confond notre faible intelligence. Sa réponse est nette, précise, lumineuse. « La vie spirituelle, nous dit-il, consiste principalement dans la charité ; car, si quelqu'un ne possède pas cette vertu, il est réputé mort à la vie spirituelle. C'est pourquoi l'Apôtre dit aux Corinthiens : « Quand j'aurais le don de prophétie, quand je pénétrerais tous les mystères et toutes les sciences, et quand j'aurais toute la foi possible, jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » (I Cor., XIII, 2). Et pareillement, le bienheureux apôtre Jean affirme que l'amour, c'est le tout de la vie spirituelle : « Nous savons, dit-il, que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères : celui qui n'aime pas demeure dans la mort. » (I Jo., III, 14). Celui-là donc est parfait dans la vie spirituelle, qui est parfait dans la charité [1]. »

Or, cette charité parfaite, c'est N.-S. Jésus-Christ lui-même qui l'a décrite : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces. » (Marc, XII, 30). Qu'est-ce à dire, m. f. ? C'est-à-dire qu'il ne doit rien demeurer en nous-mêmes qui ne soit ou actuellement ou du moins habituellement dirigé vers Dieu. Il faut que notre intention rapporte toutes nos actions à Dieu comme à leur fin. C'est là aimer Dieu de tout notre cœur. Il faut que notre intelligence se soumette en tout au joug de la foi : c'est là l'aimer de tout notre esprit ; il faut que tout ce que nous affectionnons ici-bas, nous l'affectionnions en Dieu et pour Dieu seul, ou plutôt que ce soit à Dieu seul, manifesté dans ses créatures, que s'attache notre cœur ; c'est là l'aimer de toute notre âme. Enfin, il faut que tout ce que nous faisons ait la charité, l'amour de Dieu comme principe, et c'est là l'aimer de toutes nos forces.

Voilà l'idéal, m. f., l'idéal proposé à l'homme, et que celui-ci doit s'efforcer d'atteindre sous peine de damnation éternelle. Et pourtant, en réalité, que voyons-nous dans le monde ? Ah ! c'est le cas de répéter le mot douloureux de sainte Thérèse : « Mes Sœurs ! l'Amour n'est pas aimé ! » C'est qu'en effet l'amour de Dieu a, au fond de chacune de nos âmes, un terrible adversaire : l'amour-propre, l'amour du monde, l'amour des hommes, l'amour des biens passagers. Cet amour corrupteur se manifeste tout d'abord dans les désirs insensés de la concupiscence : « Lorsque je veux faire le bien, disait S. Paul, je trouve en moi une loi qui s'y oppose, parce que le mal réside en moi. Car, selon l'homme intérieur, je trouve du plaisir dans la loi de Dieu ; mais je sens dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit et qui me tient captif sous la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom., VII, 21-24).

Telle est la plainte que tout enfant d'Adam peut répéter après le grand Apôtre. Aussi les saints, ceux qui ont, comme Pierre Fourier, entendu l'appel de Dieu dès leurs premières années, ont compris que le seul moyen de conserver intact l'amour de Dieu

[1] Op. *De perf. vitæ spiritualis.*

dans leurs cœurs est de refréner les mouvements désordonnés de la concupiscence et de mater leur chair par les exercices d'une rude pénitence. Après les années de l'enfance passées à la maison paternelle et à Mirecourt, sous l'œil vigilant de son père Dominique et de sa mère Anne Nacquart, le jeune Pierre Fourier n'eut garde de négliger ce moyen.

Etudiant dès l'âge de quinze ans à l'université de Pont-à-Mousson, il prit la ferme résolution de conserver intacte l'innocence de son baptême, au milieu de tous les périls dont il était environné. La voix de l'Apôtre devint son conseil : « *Castigo corpus meum et in servitutem redigo*. Je châtie mon corps et le réduis en servitude, afin de ne pas être réprouvé. » (I Cor., IX, 27). Aussi, c'est couché sur des fagots d'épines ou sur le sol nu qu'il aimait à passer les froides nuits d'hiver ; les fréquentes disciplines qui ensanglantaient ses épaules n'empêchaient nullement le port habituel d'une haire rugueuse. A dix-huit ans, il prend la résolution de ne manger qu'une fois par jour, et encore quelle nourriture !

Ces mortifications nous effraient, nous, chrétiens pusillanimes ! Et pourtant, c'est là l'histoire de tous les saints. Ah ! c'est qu'ils comprennent, eux, combien notre chair est fragile et combien la parole du Maître est vraie : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » (Luc, XIII, 3). C'est qu'ils comprennent qu'il faut de toute nécessité choisir entre ces deux états : ou bien vivre dans la mollesse, mais dominé par la chair, ou bien dominer sa chair, mais alors vivre dans la mortification.

Le père de Fourier sentait moins vivement que son fils la nécessité de ces pénitences rigoureuses. Instruit des austérités de Pierre, il vint y mettre bon ordre, dans la crainte de voir la santé du jeune homme en souffrir. C'est ici, m. f., que nous allons remarquer l'humilité du saint adolescent. Sans raisonner, sans discuter, il préfère à son jugement propre celui de son père ; il obéit immédiatement, ne se réservant que la joie de pouvoir se priver habituellement de vin. C'est qu'il comprenait que la mortification du corps n'est rien si l'âme elle-même n'est point mortifiée ; que la concupiscence de la chair n'est pas la seule que nous devions dompter, mais qu'il faut aussi vaincre les complaisances orgueilleuses de l'esprit. Aussi reviendra-t-il fréquemment sur ce sujet, dans ses lettres, dans ses opuscules, et recommandera-t-il plus tard à ses filles l'humilité comme le « fondement et la maistresse de toutes les vertus ».

D'ailleurs, Pierre savait que l'humilité n'est pas l'abaissement de l'homme devant un autre homme, celui-ci fût-il son propre père ; mais que c'est la vue juste et exacte de notre néant en face de l'autorité et des perfections divines manifestées dans les créatures. Cette pensée le guide continuellement à cette époque de sa vie. En 1585, instruit dans toutes les sciences humaines et à peine âgé de vingt ans, il devient précepteur chez les plus grandes familles de la Lorraine. Loin de lui le désir d'inspirer à ses élèves la moindre vanité au sujet de leurs titres de noblesse ou de leur haute situation dans le monde : le vrai gentilhomme, pour notre saint, c'est le plus vertueux, c'est celui qui servira Dieu et le prochain dans l'accomplissement intégral de tous ses devoirs.

Cette âme était désormais mûre pour un état supérieur de vie chrétienne. Aussi est-ce sans étonnement que nous voyons Pierre Fourier, dès l'année suivante, orienter son existence vers la vie religieuse. La mortification, en effet, et l'humilité sont les deux fondements de la sainteté ; mais ce ne sont encore que ses fondements ; il faut que l'amour de Dieu, protégé dans sa racine par ces deux admirables vertus, se développe pendant tout le cours de la vie, au milieu de toutes nos actions. Or, la mortification du corps n'enlève pas tous les obstacles au plein épanouissement de la charité dans les âmes : les biens extérieurs de la fortune peuvent encore retenir notre âme captive dans ce monde ; les plaisirs du corps, même alors qu'ils sont permis, peuvent rallumer les feux de la concupiscence et rendre à la chair une victoire douloureuse sur l'esprit ; l'humilité de l'esprit ne marque pas avec assez de précision les limites de la volonté propre par rapport à la volonté divine. Aux richesses Pierre opposera la pauvreté volontaire ; aux joies du mariage il préférera la chasteté perpétuelle ; aux indécisions d'une conduite réglée par la volonté personnelle, il substituera la sûreté d'une existence uniquement dirigée par l'obéissance.

Sans doute, m. f., pour vivre en parfait chrétien et même pour devenir un saint, il suffirait de prendre l'esprit de ces vertus. Dieu me garde de faire de la sainteté l'apanage exclusif de la vie religieuse ! Mais, dans le monde, l'esprit reste en lutte avec les réalités adverses : qu'il est difficile d'user des biens de la fortune sans y attacher son cœur, de vivre dans le mariage avec toute la sainteté qu'exige cet état, de ne chercher en chaque chose que l'unique volonté de Dieu, quand on est obligé de s'en rapporter à sa volonté propre ! Les âmes privilégiées que Dieu appelle à la perfection religieuse, suppriment radicalement tous ces dangers : pauvreté, chasteté, obéissance, voilà ce qui demeure leur invincible sauvegarde. Pierre Fourier, répondant à l'appel de Dieu, a compris tout cela ; il entend la voix de Jésus : « Si vous voulez être parfait, vendez tout, donnez tout et suivez-moi. » (Math., XIX, 21). Et, comme l'autre Pierre près du lac de Génésareth, il quitte tout pour suivre l'aimable Maître.

C'est sous la règle de S. Augustin, chez les Chanoines réguliers de Chaumouzey, que notre saint jeune homme ira perfectionner sa sainteté déjà éminente. Etrange choix en vérité ! L'abbaye était alors tombée dans un relâchement déplorable et semblait n'offrir à Pierre qu'une bien fragile garantie pour la vie de recueillement et de prière. Sans doute, Dieu avait ses vues sur le jeune novice qui devait être plus tard le grand réformateur de son Ordre ; mais il est permis de voir dans la conduite de Fourier un signe de sa piété éclairée et raisonnée. Il savait que le relâchement des personnes n'infirme

en rien la sublimité et la grandeur des institutions, tout comme la présence dans l'Eglise catholique de pécheurs et d'hypocrites ne lui enlève rien de sa divinité. A Chaumouzey, il trouvait un Ordre des plus vénérables, où la profession des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance l'attachaient à la vie religieuse d'une manière plus solennelle et plus absolue ; c'était là son désir ; il n'hésita donc pas, après avoir édifié le monastère par ses vertus, à faire profession en 1587 entre les mains de l'abbé, François Pastissier.

Le voilà donc, notre cher saint, lié à Dieu et pour jamais ! Ah ! ce n'est pas lui qui considère ses vœux comme un obstacle à l'activité pour le bien ! Il sait au contraire que par eux la volonté libre et sincère d'agir pour Dieu est consacrée d'une manière stable et par conséquent plus parfaite et plus méritoire ; il y voit surtout un moyen admirable de manifester à son Seigneur et Maître un amour plus ardent. Ces vœux ne donnent-ils pas, en effet, à chacune de ses actions la consécration de la vertu de religion qui les rapporte plus spécialement à Dieu ? Voilà ce qu'avec toute la tradition catholique S. Pierre Fourier comprenait ; voilà aussi ce que son exemple enseigne à toutes les générations qui l'ont suivi.

Et cependant, cette sainte indifférence pour tout ce qui n'est pas Dieu, obtenue au prix de tant d'efforts et de renoncements, voilà ce que l'esprit du siècle ne peut comprendre. On accuse cette formation spirituelle, si admirablement exprimée par S. Ignace au début de ses *Exercices*, de comprimer l'homme, de rétrécir ses facultés, d'entraver le développement intégral de ses puissances. Aussi, m. f., je ne m'arrêterai pas à vous dire comment S. Pierre progressa en ferveur au milieu des imperfections du monastère et comment sa vie y fut toujours réglée, parfaite, conforme à l'idéal qu'il s'était proposé. Il me tarde de vous montrer comment cette indifférence même aux choses d'ici-bas est chez les saints le principe d'une activité extraordinaire qui étonne nos faibles intelligences. Désormais le reste de la vie de S. Pierre Fourier nous fera comprendre comment les saints savent allier le recueillement de la vie intérieure avec le souci des œuvres extérieures les plus absorbantes.

II

Je vous ai parlé, m. f., des *Exercices spirituels* de S. Ignace. C'est, en effet, dans leur « fondement ou principe » que le fondateur de la Compagnie de Jésus donne la solution de ce grave problème de la vie spirituelle. « L'homme, dit-il, a été créé pour louer Dieu, notre Seigneur, pour l'adorer et le servir, et par là sauver son âme. Toutes les autres créatures de ce monde ont été créées pour l'homme, afin de l'aider à atteindre cette fin. D'où il résulte qu'on doit s'en servir, si elles nous aident véritablement à l'atteindre ; qu'on doit s'abstenir d'en faire usage, si elles nous sont un obstacle. C'est pourquoi nous devons être dans la plus grande indifférence vis-à-vis de toute chose créée ; ne pas rechercher la santé de préférence à la maladie ; les richesses de préférence à la pauvreté ; les honneurs de préférence aux outrages ; une vie longue de préférence à une mort prématurée. Mais nous devons choisir et désirer uniquement ce qui, parmi tout ce dont nous disposons, nous conduira à notre fin. » Cette doctrine est aussi juste qu'elle paraît simple ; c'est la raison même appuyée sur la foi qui l'a dictée à l'auteur des *Exercices ;* elle n'est que la traduction de la parole du sage Salomon : « Dieu a tout créé pour lui. *Omnia propter semetipsum operatus est Deus.* » (Prov., XVI, 4).

L'activité naturelle, m. f., celle qui repose sur les goûts, les désirs, les inclinations personnelles sans remonter jusqu'à Dieu, est tout l'opposé de la vie vraiment intérieure et surnaturelle, parce qu'elle place sa fin en elle-même ou dans les biens périssables ; elle a son fondement dans l'amour-propre et dans l'attache aux créatures. Sans réflexion, uniquement parce que cela plaît, on se lance dans des entreprises où l'on doit chercher la gloire de Dieu, mais où, en réalité, on ne cherche qu'à satisfaire sa vanité personnelle. Les hommes qui agissent ainsi se présenteront un jour au tribunal de Dieu, les mains pleines d'œuvres, mais vides de mérites ; c'est d'eux que Notre-Seigneur a dit dans l'Evangile : « Beaucoup me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur ! N'avons-nous pas prophétisé en votre nom, et chassé les démons en votre nom, et fait beaucoup de miracles en votre nom ? Alors, je leur dirai publiquement : Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi. » (Math., VII, 22-23).

Si Dieu se montre si sévère, c'est que vraiment cette activité tout humaine renferme un grand désordre et ne saurait produire dans notre âme que les fruits opposés à la sainte charité. L'auteur de l'*Imitation* s'en plaint amèrement : « On est attentif à ce qui ne sert que peu ou point du tout, et l'on passe avec négligence sur ce qui est souverainement nécessaire, parce que l'homme se répand tout entier au dehors et que, s'il ne rentre promptement en lui-même, il demeure avec joie enseveli dans les choses extérieures. » Voilà, m. f., le danger inévitable pour ceux qui se livrent, dans l'accomplissement même de leurs devoirs, à une activité tout humaine ; danger que nous rencontrons nous-mêmes en chacune de nos occupations, et que l'exemple des saints doit nous apprendre à éviter.

Car les saints savent surnaturaliser leur activité ; s'ils consultent leurs goûts et leurs aptitudes, ce n'est pas par amour-propre, c'est uniquement pour les faire servir à la gloire de Dieu. Dès qu'ils y aperçoivent la moindre opposition avec le service divin, ils n'hésitent pas à les sacrifier. C'est que, précisément, ils ont eu soin de s'établir auparavant dans l'indifférence absolue vis-à-vis des créatures ; leur cœur, loin de s'y attacher, les rapporte toutes à Dieu, et si leur choix s'arrête sur l'une de préférence aux autres, cette préférence se trouve justifiée uniquement dans le désir de servir Dieu plus parfaitement. Mais puisque c'est Dieu seul que ces saintes âmes recherchent dans toutes leurs actions extérieures, toute l'activité qu'elles y pourront dé-

penser n'est plus un obstacle à leur recueillement, à leur vie intérieure ; c'est, au contraire, un prolongement de cette vie de la charité qui s'épanouit radieuse en elles-mêmes ; c'est comme un débordement de la sève divine qui les fait croître dans la sainteté ; et alors, ces œuvres, si opposées à la perfection des commençants, deviennent, pour ces parfaits, comme autant d'actes d'amour qui doivent les rapprocher davantage encore de Dieu.

La sainte indifférence rétrécit-elle l'âme ? arrête-t-elle le développement des facultés ? S'il s'agit des attaches humaines aux créatures, ah ! certes, oui, et c'est là précisément ce qui fait sa grandeur et son utilité ; mais s'il s'agit d'entraîner l'âme au travers des créatures pour la conduire par elles à Dieu, oh ! non, la sainte indifférence devient au contraire le plus puissant ressort d'activité, puisqu'elle embrasse tout et n'exclut rien du champ de l'action surnaturelle.

Voyez donc plutôt S. Pierre Fourier, si détaché de toutes choses, si actif cependant pour la gloire de Dieu. Desseins insondables de la Providence ! C'est au moment même où il veut s'enfermer dans le silence du monastère, que Dieu va l'en tirer pour faire éclater sa haute sainteté aux yeux du monde et réaliser par lui des merveilles.

Ordonné prêtre, il achève ses études théologiques à Pont-à-Mousson, et, après avoir administré quelque temps la paroisse St-Martin de cette ville, puis la paroisse de Chaumouzey, près de l'abbaye où l'obéissance l'avait rappelé, il vient, à coup sûr guidé par une vue spéciale de Dieu, prendre possession de la cure de Mattaincourt. Mattaincourt pauvre, qu'il avait préféré aux richesses de Nomeny ; Mattaincourt impie, qu'il avait choisi de préférence à la religieuse ville de Pont-à-Mousson ; quel beau champ d'action pour le zèle du jeune curé ! Qui pourra jamais redire la patience, la bonté, les sacrifices du saint pasteur pour ramener ses ouailles à la vertu ?

Sa chasteté, sa sobriété, son désintéressement commencèrent par condamner l'avarice, l'intempérance, l'impudicité qui régnaient alors à Mattaincourt. Puis il attaqua directement ces vices dans ses prédications, ses catéchismes, dans les conversations même qu'il tenait fréquemment avec ses paroissiens, lors de ses visites pastorales. Bientôt, les œuvres de piété fleurirent dans l'ancienne « petite Genève » de la Lorraine ; selon la recommandation et l'exemple de S. Paul, le pieux curé se faisait tout à tous, mendiant pour ses pauvres, garde-malade pour les infirmes, gagnant par son aménité la sympathie des impies les plus prévenus contre lui.

Pour le soulagement temporel de ses paroissiens, Pierre conçut la réalisation de ces œuvres de charité qui rapprochent saintement le prêtre du peuple, et que l'Eglise avec tant de raison fait refleurir dans notre société actuelle. La « Bourse de S. Epvre » fut fondée pour venir en aide aux commerçants de Mattaincourt ; c'était comme un prélude de nos modernes assurances mutuelles. N'avait-il pas aussi rêvé d'établir un tribunal d'arbitrage pour régler les différends et les contestations sans procès ni juges ? C'était là, m. f., de la bonne démocratie, la seule qui doive être le partage des prêtres : elle avait comme unique principe l'amour de Dieu manifesté dans un amour vraiment surnaturel du prochain.

L'ambition de Pierre Fourier allait plus loin que la conversion de la paroisse : l'éducation de la jeunesse laissait à désirer à cette époque. Il conçut donc la fondation d'un Institut d'hommes pour les garçons, de femmes pour les jeunes filles. Il était réservé à S. Jean-Baptiste de la Salle de réaliser le premier dessein, mais la Congrégation de Notre-Dame réalisa admirablement le second dessein du généreux fondateur. Je ne ferai pas ici l'histoire de cette congrégation bénie ; je ne dirai pas toutes les démarches de S. Pierre Fourier, toutes les fondations de maisons par lui entreprises, toutes les tribulations par lesquelles il vit passer l'Institut naissant, toutes les peines que lui coûtèrent la rédaction et l'approbation des Constitutions : un volume ne suffirait pas à faire connaître ici l'activité débordante de notre saint.

Et pourtant la fondation du nouvel Ordre ne l'absorbait pas au point qu'il dût s'en occuper exclusivement. C'est à cette époque, en effet, que Fourier entreprit ses missions à travers toutes les Vosges, ramenant par sa parole enflammée les populations à la pratique du devoir. Ces missions, il les continuera avec succès toute sa vie, au milieu des innombrables occupations qui l'accablent, et c'est la voix de cet humble prêtre qui sauvera Badonviller de l'hérésie et en ramènera les habitants au bercail de Jésus-Christ.

Quelles entreprises, m. f. ! Et cependant tout cela n'empêchait pas Pierre Fourier, d'accord avec l'évêque de Toul, de commencer, malgré des difficultés énormes, la réforme des Chanoines réguliers. Il serait trop long de retracer toutes les péripéties de cette œuvre qui cependant put être menée à bonne fin. Aussi je me hâte de vous présenter l'activité de Pierre sous un nouvel aspect. Saint prêtre, il était aussi grand patriote, et c'est à ce titre que nous le voyons sans cesse mêlé à l'histoire politique de la Lorraine à cette époque. Dès 1631, la disette et les épidémies ravageaient notre pays ; en 1634, la guerre avec la France vint ajouter aux horreurs de la situation.

Pierre Fourier, s'il se fit le Vincent de Paul de sa petite patrie par sa charité et son dévouement sans borne, fut aussi, en toutes ces circonstances, le conseiller et l'ami de son prince. C'est lui qui sauve la couronne de Lorraine par le mariage du cardinal de Toul avec sa cousine la princesse Claude, assurant ainsi pour cent ans encore l'autonomie du duché. Mais cet acte lui attire l'inimitié de Richelieu, dont les vues ambitieuses étaient ainsi contrariées. Tout en restant curé en titre de Mattaincourt, le Bon Père dut s'enfuir pour échapper aux poursuites des Français. Vous savez, m. f., comment il vint se réfugier à Gray, et je n'entreprendrai pas de reprendre en détail l'histoire de cette période tourmentée de sa vie.

Car il a suffi à mon but de vous faire voir la sainteté de Pierre Fourier, puisée aux vieilles sources de la tradition catholique, façonnée dans la pratique des vertus qui gênent la nature et la domptent, l'a rendu néanmoins l'un des hommes les plus actifs de son temps, les plus utiles à la société. Il me suffit aussi de vous avoir montré comment, au milieu de tous ces travaux, Pierre garda son calme et l'intégrité de son amour pour Dieu. N'est-ce pas parce que toutes ces entreprises lui étaient indifférentes en elles-mêmes, et parce qu'il y a vu uniquement la gloire de Dieu et le salut des hommes à procurer ? N'est-ce pas parce qu'elles n'étaient qu'un reflet extérieur de son ardente charité, qu'elles nous apparaissent, malgré le tourbillon d'affaires qui les enveloppe, empreintes de la sérénité parfaite qui marque de son sceau les œuvres des saints ?

Aussi, voyez quelle douce mort a couronné cette belle vie ! Au mois d'octobre 1640, Fourier ressentit les premières atteintes de la fièvre, qui alla s'aggravant sans cesse jusqu'au jour de l'Immaculée-Conception de la Vierge. Le lendemain, à 11 h. du soir, après avoir pieusement reçu les sacrements de l'Eglise, le Bon Père doucement rendait son âme à Dieu, répétant ses paroles préférées : « *Habemus bonum Dominum et bonam Dominam !* Nous avons au ciel un bon Maître, Dieu, et une bonne maîtresse, la Sainte Vierge ! »

* *

Il est allé les rejoindre dans cette nuit de sa mort, laissant à l'Eglise ses admirables institutions, à nos populations lorraines le bienfait de sa protection et de ses miracles, mais laissant surtout l'exemple de ses vertus. Ses œuvres, au milieu d'une époque troublée de notre histoire provinciale, nous montrent que la sainteté, telle qu'il l'a pratiquée, répond parfaitement aux besoins de l'époque présente, pareillement troublée, pareillement fiévreuse d'activité. Non, la sainteté n'a pas évolué, et les saints d'autrefois demeurent encore nos modèles.

Vous avez vu en Pierre Fourier l'essence même de cette sainteté réalisée, c'est-à-dire la vertu de charité régnant en lui sans partage et réglant toutes ses actions. A sa suite, efforçons-nous de nous perfectionner dans le saint amour. Malgré les exigences apparentes de la vie contemporaine, c'est toujours l'activité trop naturelle qui est le grand obstacle à la sainteté ; c'est l'attachement trop humain à notre volonté propre qui nous éloigne de Dieu. Si minimes que soient nos occupations, si peu opposées à la vertu de charité qu'elles nous paraissent, le démon sait toujours y glisser je ne sais quoi qui éteint en nous l'amour vrai de Dieu et qui nous rapproche des créatures.

Mettons-nous donc à l'œuvre, sérieusement, sincèrement, et arrachons de nos cœurs cet amour-propre qui ruine nos intentions les meilleures. Que l'amour de Dieu seul y règne : sans crainte alors, nous pourrons tout entreprendre pour la plus grande gloire de Dieu, selon la belle formule de S. Augustin : « *Ama et fac quod vis.* Aimez et faites ce que vous voudrez. » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

X

L'APOSTOLAT A NOTRE PORTÉE

I. — Le Précurseur envoie des messagers pour reconnaître la divinité du Messie et pour lui donner l'occasion de proclamer sa mission. Le monde moderne, lui aussi, a besoin d'âmes qui se consacrent à l'apostolat.

II. — L'apostolat suppose, avant tout, la sanctification personnelle. Les fausses apparences de zèle. Le véritable apostolat est à base d'immolation et de piété. Ses formes diverses.

III. — L'apostolat possible : celui de l'exemple qui entraîne au bien, celui de la parole qui éclaire, relève et oriente les âmes ; les bonnes œuvres qu'il faut aider. Etre des apôtres pour le Christ.

Mes chers enfants,

Lorsqu'approcha l'époque que le Seigneur avait fixée pour la Rédemption du genre humain, une agitation mystérieuse fit frissonner tout le monde civilisé. Depuis si longtemps, les peuples attendaient le Messie ! Ils sentaient enfin, confusément, que le Désiré des Nations n'était plus loin, que l'aurore de la liberté allait poindre. Déjà même quelques hommes, imposteurs ou suggestionnés, avaient de temps à autre parcouru les cités orientales en se proclamant Fils de Dieu. Mais le Christ ne devait pas être annoncé par ces procédés de mensonge. Celui que l'univers attendait avait eu soin de se choisir un messager pour proclamer sa venue prochaine, il avait envoyé devant lui Jean-Baptiste le Précurseur.

I

Or, nous raconte S. Mathieu, tandis que Jean-Baptiste était retenu en prison, il entendit vaguement parler des miracles opérés par Jésus. Il envoya aussitôt vers le thaumaturge deux de ses disciples, chargés de lui demander : « Etes-vous bien celui qui doit venir et que nous attendons ? » Pour toute réponse, Jésus se contenta de dire : « Racontez donc à Jean ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres reçoivent la bonne Nouvelle. » Et tandis que les disciples retournaient vers leur maître, Jésus se mit à parler du Baptiseur qui venait de lui envoyer cette délégation : « Qu'avez-vous été voir dans le désert, demandait-il à la foule ? Un roseau que le vent agite ? Un homme splendidement vêtu ? Non, car les hommes de cette sorte habitent les palais des rois. Qu'avez-vous donc été voir ? Un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète, car c'est de lui qu'il est écrit : « J'envoie mon ange devant toi afin de te préparer la route. »

Si j'ai tenu à vous raconter en détail l'évangile du second dimanche de l'Avent, c'est que de cette page inspirée ressort pour vous une grande leçon. Aujourd'hui, comme il y a vingt siècles, le monde est inquiet, troublé, frémissant. Trop longtemps plongé dans l'orgueil de ses progrès matériels, il avait, depuis bien des années, oublié Jésus. Et maintenant,

dans sa détresse, au milieu des crises qui secouent les peuples, le pauvre univers paganisé s'effraie de se trouver abandonné à sa seule faiblesse. Il voudrait un Sauveur, un Messie ; et il se tourne aveuglément vers quiconque lui en impose en promettant de lui rendre la paix. Or un être seul est le Prince de la Paix, et c'est Jésus, qui assure le calme dans les consciences comme la concorde entre les Etats.

Il semble que, dans l'anxiété générale, les esprits les plus cultivés et les plus généreux commencent à pressentir vaguement que le remède au mal du siècle ne peut se trouver que dans nos tabernacles. Timidement, gauchement encore, quelques hommes interrogent Jésus : « Etes-vous celui que nous attendons ? » La réponse du Christ sera, comme toujours, facile et probante. De même qu'aux envoyés de Jean il montrait ses guérisons et ses miracles pour attester l'authenticité de sa mission, de même aux représentants du monde moderne il n'aura qu'à rappeler l'œuvre inouïe que, sous son inspiration, son Eglise a réalisée : la transformation du monde sous l'influence de la foi, la civilisation créée par le christianisme, les âmes libérées comme les corps, la charité succédant à la haine, l'avenir de bonté qui brille après le lointain passé d'horreur. Mais cette réponse de Jésus, cette réponse qui doit amener à lui toutes les âmes de bonne volonté en leur faisant reconnaître la divinité du Christ, cette réponse, qui donc la portera aux foules, qui donc la proclamera dans les réunions publiques, qui donc la fera résonner sur le monde ébloui ?

Mes enfants, pourquoi ne serait-ce pas vous ? L'enseignement de l'Evangile que nous venons de relire ensemble est celui de l'apostolat. Or l'apostolat est à la portée de tout le monde, de même qu'il est un devoir de chaque chrétien. Voulez-vous, comme autrefois Jean-Baptiste, marcher au-devant du Christ, préparer sa rentrée dans les cœurs, dans les lois, dans la société entière ? Voulez-vous coopérer ainsi à son œuvre rédemptrice et participer à ses mérites ? Oui, sans doute. Vous avez l'âme trop haute pour que cette perspective ne vous tente pas. Rappelez-vous d'ailleurs ce que Jésus lui-même disait de son Précurseur : « Il est plus qu'un prophète, car c'est lui qui marche devant le Seigneur. » Toutes proportions gardées, une louange analogue est assurée à quiconque veut se faire l'apôtre du Christ. Et cela seul suffirait à nous remplir de force et d'enthousiasme.

Mais si le projet est généreux, sa réalisation est délicate : bien des circonstances interviennent pour modifier les formes de l'action apostolique. Afin que Dieu soit mieux servi, il importe donc, avant de se mettre à l'œuvre, de bien considérer ce que c'est que l'apostolat et quelles formes spéciales d'apostolat sont mises, par la Providence, à la portée des jeunes étudiants que vous êtes.

II

On dit généralement que l'apostolat consiste à faire aimer Dieu par les hommes et à travailler au salut de son prochain. Rien de plus exact, à la condition, toutefois, de ne pas perdre de vue que pour communiquer le zèle et la charité aux autres, il faut d'abord les posséder.

Le premier apostolat qui nous incombe est donc de nous convertir ou de nous perfectionner nous-mêmes. Nous ne répandrons autour de nous le bien et la vérité que dans la mesure où nous posséderons personnellement la ferveur et la lumière.

Ce premier résultat obtenu, il nous restera encore à acquérir toutes les connaissances, toutes les méthodes qui assurent le succès de l'effort. Combien d'âmes vraiment dévouées ont échoué dans leurs entreprises saintes parce que la même objection les laissait sans réponse ou parce que leur ardeur intempestive les entraînait à des initiatives malencontreuses ! Sans doute, et nous le dirons bientôt, c'est Dieu seul qui assure le succès de nos efforts. Nous semons la bonne parole, les bons exemples, et c'est le Seigneur qui les fait germer et mûrir en fruits de salut. Mais souvenez-vous du proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Cela est vrai jusque dans les œuvres surnaturelles. Le bon Dieu fécondera notre labeur ; mais il ne nous dispense pas du labeur.

La science, la dévotion seront donc à la base de toutes vos entreprises. Mais il faut en outre vous méfier des fausses apparences de zèle qui risqueraient de dévier vos entreprises. Trop souvent on se lance dans une bonne œuvre par vanité, par désir de paraître, ou pour s'assurer à soi-même quelque bénéfice plus ou moins illusoire. En dépit de l'aspect extérieur des choses, ce n'est plus pour Dieu que l'on travaille : c'est pour soi-même. Et vous comprenez tout de suite que le Seigneur ne saurait bénir un labeur qui n'est pas fait pour lui. Bien plus, Notre-Seigneur a maudit ce faux dévouement : quand les Pharisiens répandaient leurs aumônes sur les places publiques et à grand renfort de trompettes, Jésus les traitait de sépulcres blanchis.

Or le démon est très habile à glisser l'ivraie de l'orgueil ou de l'intérêt parmi les bonnes semences de l'apostolat. On ne veut pas en convenir, on cherche à se tromper soi-même ; mais, d'une façon plus ou moins inconsciente, on aboutit au résultat fatal : on cherche à se faire valoir ; on se substitue à Dieu comme but de son entreprise ; et l'on en arrive parfois à se rendre secrètement coupable, tandis qu'autour de vous tout le monde admire vos mérites et vos vertus.

Le véritable apostolat est à base d'abnégation. Nul ne sera digne de collaborer à la tâche sublime du Christ s'il ne commence pas à se rendre compte que Dieu est tout et que lui-même n'est rien. Il faut encore savoir s'immoler, accepter les besognes les plus fastidieuses, être prêt à porter sa croix comme le Messie l'a portée sur les rampes ensanglantées du Calvaire. Cela est très dur, mais cela est surnaturel ; et si l'on ne peut y parvenir par ses forces individuelles, on y parvient avec le secours des grâces célestes.

Ainsi préparé par la mortification et par la pureté de ses vues, on aborde le devoir redoutable : la conquête des âmes à Dieu. Pour cela les moyens

sont innombrables. La Sœur de Charité va soigner les plus répugnants moribonds afin de préparer leur réconciliation avec l'Eternel. Le Frère des Ecoles chrétiennes s'astreint à enseigner l'arithmétique et la grammaire pour glisser entre elles une leçon de catéchisme. Le missionnaire s'exile afin d'apporter la vérité dans les tribus sauvages. Le prêtre s'intéresse aux sociétés, aux œuvres les plus diverses, dans le but de les imprégner de l'esprit chrétien. Le simple fidèle, de son côté, peut participer à cette croisade : s'il a l'habitude de la parole, il multipliera les conférences pour la défense de sa foi ; s'il a le talent de l'organisation, il prendra la tête des groupements catholiques. S'il ne peut se spécialiser, il sera toujours bon pour être un soldat de l'armée du Christ.

Personne n'a le droit de se récuser, car Dieu a donné à chacun des aptitudes très diverses et très inégales, mais qui, toutes, plus ou moins, peuvent être utilisées à son service. Il n'y a pas jusqu'à la pauvre vieille femme qui n'ait le pouvoir de contribuer à la victoire, en l'obtenant du ciel par sa prière.

Et j'en arrive ici à une des formes les plus humbles, mais peut-être les plus efficaces, de l'apostolat chrétien. Lorsque les troupes des Hébreux bataillaient dans la plaine, Moïse implorait Jéhovah sur la colline. Israël triompha, mais l'Ecriture nous indique que ce fut l'intercession du prophète qui obtint le succès, plus que le courage des combattants. Il faut toujours en revenir là. Notre apostolat vaudra ce que nous vaudrons nous-mêmes ; et la clémence du Seigneur ne se manifestera sur nous et sur nos entreprises qu'en proportion de la piété avec laquelle nous nous serons recommandés à Dieu, nous nous serons fait bénir par lui.

III

D'après cette théorie générale, vous commencez à deviner que le Seigneur vous prédestine, comme les autres, à cet apostolat qui est la gloire et la charge de tout chrétien. Je ne vous ferai pas l'injure de vous demander si vous voulez répondre à son désir : d'avance, vous avez répondu « oui. » Il reste donc à régler simplement une question pratique, mais très importante : où, quand, comment, dans votre situation actuelle, pouvez-vous servir la cause de Dieu ?

Inutile, d'abord, de répéter que la première âme conquise au Seigneur par vous sera la vôtre. Dans le secret de votre conscience, vous vous consacrerez à Dieu totalement, et chacune de vos actions, chacune de vos pensées sera un nouvel hommage que vous offrirez à votre Créateur. Vous extirperez de votre âme les moindres plantes mauvaises qui pourraient offenser son regard ; vous vous enrichirez de vertus afin de lui plaire. Toujours, partout, il vous est loisible de pratiquer cet apostolat individuel.

Mais il reste bien autre chose à faire. Même dans l'enceinte bénie de ce collège chrétien, il y a autour de vous des âmes qui peuvent bénéficier de votre pieuse influence. Oh ! il n'est nullement question de vous transformer en prédicateurs. N'employez pas vos récréations à évangéliser doctrinalement vos camarades : outre que vous manqueriez peut-être un peu de la science et des aptitudes requises, vous risqueriez fort de n'être accueillis que par des sourires. Mais il est une prédication cependant qui se trouve tout à fait à votre portée. C'est la prédication muette de l'exemple.

Si chacun, dans votre division, dans votre classe, vous voit prier avec ferveur, communier fréquemment, obéir avec bonne humeur, travailler avec bonne volonté, chacun sera, plus ou moins confusément, tenté de copier votre attitude. Il est bien certain que l'homme ne descend pas du singe ; mais il n'est pas moins vrai qu'il possède une puissante faculté d'imitation. On a appelé cela « l'instinct grégaire. » Eh bien ! mettez-vous simplement, courageusement, à la tête du troupeau, non pas, encore une fois, pour être loués, récompensés, mais pour faire germer autour de vous des initiatives de vertu.

Vous serez bien vite surpris de voir avec quelle facilité beaucoup de vos compagnons s'évertueront à faire ce que vous faites. Votre apostolat s'exercera, d'une façon obscure mais efficace, durant tout le cours de la journée, à l'étude comme dans la cour, au réfectoire comme à la chapelle. Et si le troupeau tout entier s'avance à votre suite, les choses n'en iront que mieux ; le bon Maître ne répandra que plus de faveurs sur ses brebis de prédilection.

Au fait, pourquoi vous arrêteriez-vous là ? Dans le bien comme dans le mal, il n'y a que le premier pas qui coûte. Vous en franchirez donc un deuxième, et il consistera à travailler activement, pour sanctifier vos amis, de même que vous serez sanctifiés vous-mêmes. Vous ne vous doutez pas à quel point votre influence réciproque modifie l'esprit des uns et des autres. Dans ce contact perpétuel de la pension, vous échangez des idées, vous collaborez à des projets divers, vous vous modifiez constamment. Que ce soit toujours dans le sens divin. De même que votre moindre parole légère peut scandaliser un camarade, de même un bon conseil, opportunément donné, raffermira une âme faible, apaisera un révolté, aiguillonnera un paresseux. Il est toujours bien entendu qu'il ne s'agit point de sermons en forme. Mais vous êtes trop avisés pour ne pas savoir saisir les occasions, glisser (quand il le faut et comme il le faut) le mot qui touche, l'avis qui convainc, la charitable plaisanterie même, à l'occasion, qui voile l'avertissement amer sous un sourire. Et, tout cela, vous le ferez afin que le bon Dieu soit moins outragé, plus aimé et mieux servi.

Elargissons encore le cercle de l'action qui vous est possible. Il n'y a pas de collège chrétien où ne fleurissent quelques associations pieuses ou charitables. Ce sont des congrégations d'élèves, des confréries de St-Vincent de Paul, des unions catéchistiques, des ligues de communion ou de prière. Vous y enrôler est presque un devoir ; y entraîner les autres est un apostolat. Vous profiterez d'ailleurs vous-mêmes des faveurs que vous aurez ainsi fait gagner

par les autres, car Dieu n'est jamais ingrat à l'égard de ceux qui se dévouent pour lui.

Vous voyez donc, mes chers enfants, que vous pouvez accomplir pour Dieu plus de choses que vous ne le supposiez peut-être, et cela dès maintenant, sans attendre les œuvres plus éclatantes que vous ménage peut-être l'avenir. Puisque la charité du Christ vous presse ainsi, votre ligne de conduite est toute tracée. Jésus vous a donné l'exemple lorsqu'il a consacré trois années de sa vie à pratiquer l'apostolat. Dans la limite de vos forces, regardez-le, écoutez-le, imitez-le. Et c'est lui-même qui se chargera de vous dire sa joie et sa reconnaissance lorsque, pour prix des efforts que vous lui aurez dédiés, il vous donnera dans le ciel les sublimes récompenses de l'Amour. Ainsi soit-il.

POUR LES DIMANCHES DE L'AVENT

III

L'ATTENTE DU MESSIE

Mes frères,

L'évangile de ce jour nous découvre, comme l'ont déjà fait ceux des deux dimanches précédents, que celui qui va venir est Dieu et homme, tout à la fois.

Une députation officielle, composée de prêtres et de lévites, vient interroger S. Jean-Baptiste au nom des Pharisiens, et lui demande : « Etes-vous celui que nous attendons ? » Et Jean de leur répondre : « Celui que vous attendez est effectivement arrivé, mais ce n'est pas moi ; c'est celui que je désigne à la foule de mes disciples quand je leur dis : « Voici l'Agneau de Dieu, *Ecce Agnus Dei*. Il est bien véritablement au milieu de vous, celui que tous vous attendez, bien que vous ne le reconnaissiez pas, *Medius vestrum stetit quem vos nescitis*. »

Cette députation prouve jusqu'à l'évidence l'attente de l'apparition du Messie, l'état d'âme des Juifs au temps du Précurseur. Cette attente est si générale, si vive à ce moment, que les plus éclairés parmi le peuple se laissent aller à penser que le Messie, objet des vœux de tous, pourrait bien être ce Jean-Baptiste dont la vie merveilleuse et les actions surhumaines leur sont connues. Mais il leur répond : « Non, je ne suis pas le Christ que vous attendez. Cependant, ce Christ attendu, il est au milieu de vous, sans que vous le connaissiez. *Medius vestrum stetit*. »

Si donc nous voulons savoir quel est ce personnage mystérieux dont il est question, il suffit d'interroger la croyance qu'on professait à son égard. Jésus de Nazareth, désigné par S. Jean-Baptiste, était-il attendu comme un Homme-Dieu, soit par l'humanité, soit surtout par le peuple juif, au temps du saint Précurseur ? C'est toute la pensée qui va nous occuper pendant cet entretien.

I

Il est un grand fait historique que nul homme éclairé ne songe à révoquer en doute : c'est que tous les peuples de l'antiquité, parmi leurs variétés religieuses, se sont rencontrés dans certaines croyances à peu près identiques, et dont l'origine remonte nécessairement aux premiers âges du genre humain. Ces croyances primitives et universelles se rapportent toutes au double dogme, plus ou moins voilé par les différentes mythologies, d'une déchéance originelle de l'humanité et d'une réhabilitation surnaturelle promise et attendue. Ce libérateur mystérieux, objet d'une attente universelle, doit être un Dieu incarné. Il doit naître miraculeusement d'une vierge et réparer le mal causé dès l'origine par la séduction du serpent et la chute de la femme. L'accord de tant de religions différentes, sur ces détails extraordinaires, ne serait pas croyable, si nous n'avions pas sous les yeux les documents les plus certains de la science. Ceci par ex. : « Moi, Confucius, j'ai entendu dire que dans les contrées occidentales il s'élèvera un saint homme, qui produira un océan d'actions méritoires. Il sera envoyé du ciel et il aura tout pouvoir sur la terre [1]. » Dans ces contrées occidentales dont parle le grand philosophe de la Chine, nous voyons un témoin de la tradition universelle, Suétone, nous dire : « Tout l'Orient est plein de cette antique et constante opinion que de la Judée sortiront ceux qui régiront l'univers. »

Ce fait de l'attente universelle d'un libérateur est tellement avéré que l'incrédulité du siècle dernier n'a pas hésité à le confesser, à le reconnaître. « Les traditions sacrées des temps anciens, nous dit un des principaux de la secte, Volney, avaient répandu chez tous les peuples la croyance d'un grand médiateur qui devait venir, juge final, sauveur futur, roi, Dieu, conquérant et législateur, qui délivrerait les hommes de l'empire du mal. »

Non seulement il est constant que les nations ont vécu dans l'attente d'un libérateur, mais elles connaissaient en outre le lieu de son apparition. Pour les peuples de l'Asie : Persans, Indiens, Chinois, ce saint homme, comme l'appelle Confucius, devait venir de l'Occident. Pour les peuples de l'Europe, au contraire, Grecs, Romains, Gaulois, Scandinaves, c'est de l'Orient qu'il doit surgir. Ce qui a fait dire à Voltaire : « C'était de temps immémorial une maxime chez les Indiens et chez les Chinois, que le Sage viendrait de l'Occident. L'Europe, au contraire, disait que le Sage viendrait de l'Orient ; de manière que la Judée se trouvait ainsi être le centre géographique de l'attente universelle. »

Enfin, chose plus frappante encore, c'est au moment même où le libérateur divin, le Christ, apparaît au monde, qu'il est attendu par tous les cultes antiques. Ici, les témoignages surabondent. « Attendons qu'un envoyé du ciel vienne nous apprendre nos devoirs envers les dieux et envers les hommes, et espérons de la bonté divine que ce jour-là n'est pas fort éloigné. » Ainsi s'exprime un des représentants les plus qualifiés de la sagesse païenne, Socrate [2].

[1] Cité par Mgr Freppel, Conférence sur l'attente d'un libérateur parmi les nations, édit. Roger et Chernoviz, p 194.
[2] Mgr Freppel, *ibid*.

Après les philosophes, les historiens nous disent à leur tour, avec Tacite : « L'Orient va prévaloir et de la Judée sortiront ceux qui régiront l'univers. »

Il est donc hors de doute que partout et toujours, avant Jésus-Christ, la Gentilité eut les yeux tournés vers un libérateur Dieu et homme tout à la fois ; et par cette attente universelle, les peuples réalisaient l'annonce faite, avant de mourir, par Jacob à son fils Juda : « Le sceptre ne sera point ôté de Juda ni le chef de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être l'attente des nations. » (Gen., XLIX, 10).

II

Dans le nombre de celles-ci, il en est une que Dieu prédestine plus que toutes les autres à vivre de la pensée et de l'espérance d'un Rédempteur divin : c'est la nation juive. Plus que tout autre peuple, le peuple juif se porte, par l'ardeur de tous ses désirs, vers le Messie futur, parce qu'il sait, Dieu le lui a dit, que de sa race, de son sang, doit sortir le Désiré des nations. Ce sauveur des peuples, non seulement Israël l'attend comme tous les autres, mais de plus il l'exprime par sa vie tout entière. Il possède cette gloire insigne d'être la figure du Christ : « *In figura omnia contingebant illis.* » (I Cor., X, 11). Tout en lui, ses lois, ses traditions, son gouvernement, son culte, ses grands hommes, ses triomphes, ses revers, est pour symboliser le Messie Homme-Dieu, de façon qu'il le donne au monde par toute son histoire, avant même de le lui donner par son sang.

En vérité, le Messie est l'âme de ce peuple, il est toute sa raison d'être. Dieu n'appelle ce peuple à l'existence, il ne la lui conserve qu'en vue de son Fils. Et afin qu'Israël connaisse bien la raison de ses destinées et ne l'oublie jamais, dès le premier jour de sa vie Dieu prend soin lui-même de la lui déclarer : « Sors de ta terre et de ta parenté et de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai ; et je ferai de toi une grande nation, et je te bénirai, et je rendrai ton nom magnifique, et tu seras béni ; je bénirai ceux qui te béniront ; je maudirai ceux qui te maudiront. Et en toi seront bénies toutes les nations de la terre. » (Gen., XII, 1-3). Si Dieu choisit pour le peuple juif une patrie dans un sol privilégié, s'il le couvre de ses bénédictions, s'il élève sa gloire au-dessus de la gloire des autres nations, s'il se déclare l'ami de ses amis et l'ennemi de ses ennemis, c'est parce que de la race juive doit naître le Messie par qui toutes les nations seront bénies.

Ce peuple privilégié possède, relativement au Rédempteur attendu, vous le pensez bien, d'abord toutes les données des nations païennes qui l'entourent, mais il a de plus toutes les révélations que ses prophètes ajoutent au dépôt de la tradition primitive. Ainsi il connaît l'époque précise de sa venue. Non seulement Israël est fixé sur cette heure si universellement et si impatiemment attendue, mais il sait encore, à n'en pouvoir douter, sa tribu, sa famille. Bien plus, dans le lointain des siècles, il peut, par avance, saluer celle qui doit l'enfanter et exalter en elle la gloire de la virginité, unie à celle de sa fécondité. Il n'y a pas jusqu'au lieu de sa naissance qui ne lui soit révélé. Et afin que personne ne s'y puisse tromper, à tous ces détails si certains et si précis, relatifs au Sauveur à venir, s'en ajoute un dernier, encore plus précieux : ce Messie aura un Précurseur, chargé de le faire connaître au présent et à l'avenir, au nom de tout le passé, et de le montrer aux hommes en leur disant : « C'est celui-là, ce Messie Dieu et Homme, vers lequel la nation juive soupire plus que toutes les autres. »

Voilà ce que savent les Juifs, avec d'autres choses encore, et tel est celui qu'ils attendent au moment où, avec une anxiété visible, ils s'approchent de Jean-Baptiste pour lui demander : « Etes-vous celui qui doit venir ? » C'est la pensée d'un libérateur qui les préoccupe, et c'est pour savoir si Jean est ce libérateur qu'ils l'interrogent.

Jean ne se trompe nullement sur la portée de l'interrogation. Sa réponse le prouve à l'évidence. C'est pour cela qu'il va au delà de la demande : « Je ne suis pas le Christ, *non sum ego Christus ;* mais je suis son Précurseur : *Vox clamantis in deserto.* Le même prophète qui vous a parlé du Messie que vous attendez, vous a aussi parlé de moi qui dois le signaler ; et j'accomplis mon rôle qui est de vous le montrer ; ce que je fais en vous disant : *Medius vestrum stetit.* »

III

L'évangile de ce jour est donc bien véritablement tout rempli de la double pensée de la divinité et de l'humanité du Sauveur. C'est un Homme-Dieu que toutes les nations attendent pour libérateur. Et cette attente universelle accuse indubitablement une promesse divine faite à l'origine du monde. En dehors d'une telle promesse, elle reste inexplicable ; elle est même un délire, une folie. Dieu seul peut s'engager personnellement. Il n'y a que Dieu qui puisse contracter en son nom l'engagement de réparer l'humanité déchue, alors surtout que cette rédemption est parfaitement gratuite de sa part. Dieu seul peut engager sa volonté et son nom à une œuvre de miséricorde telle que l'Incarnation.

Mais une fois donnés cet engagement et cette promesse, l'attente universelle d'un Dieu-Homme pour libérateur s'explique par une immémoriale tradition.

Qu'il est beau, m. f., de considérer tous les peuples, les regards tournés, pendant tant de siècles, vers le Messie qui doit les délivrer du double esclavage du démon et du péché ! Cette attente des nations était-elle accompagnée de désirs ? Chez quelques-uns, à l'âme plus noble, à l'esprit plus éclairé, au cœur plus élevé, plus ami de la vérité, ces désirs pouvaient exister ; mais le pressentiment de l'arrivée prochaine du Messie promis et attendu, laissait la masse distraite et indifférente. Elle vivait trop plongée dans les soucis matériels pour désirer en sortir, elle était trop ensevelie dans toutes les servitudes pour penser qu'un autre état fût possible. Pour les foules, non seulement elles étaient esclaves du péché, mais de plus elles se complaisaient dans leur esclavage, dans leur indignité et l'igno-

minie de leur vie. C'était là le comble d'iniquité, ce point suprême du mal et de son règne qu'attendait la bonté divine pour ouvrir un plus large cours au pardon et à la miséricorde.

Et comment supposer qu'il en fût autrement des dispositions des foules humaines qui attendaient le Messie, qui espéraient son apparition future, prochaine même, alors qu'après son premier avènement accompli, nous voyons de nos yeux l'indifférence inconcevable du plus grand nombre vis-à-vis de ce divin Rédempteur ? D'un côté, le joug du péché est devenu plus lourd, plus accablant ; la tyrannie de Satan s'est étendue et appesantie sur les générations qui nous entourent. D'un autre côté, les bienfaits du Christ libérateur ont revêtu un tel éclat, son caractère à la fois divin et humain brille dans la certitude d'une évidence si grande, qu'il semble impossible qu'il y ait des yeux assez aveugles pour ne le pas reconnaître. Et cependant, de nous, de nos générations comme de celles qui vivaient à la naissance du Messie, on peut dire, et en toute vérité, qu'appartenant à ce libérateur Dieu et Homme, étant siennes par la création et la rédemption, elles refusent obstinément de le recevoir.

* *

De grâce, m. f., ne soyons pas du nombre de ces aveugles, de ces ingrats. Ne méprisons pas le don de Dieu. Ne repoussons pas le salut que sa miséricorde daigne nous offrir. Tous nous sommes plus ou moins esclaves du péché et, partant, avons besoin de sa grâce libératrice. Séparés de cette grâce, privés de sa vertu, notre ruine est inévitable et tout à fait certaine. Cette grâce de réhabilitation, le Sauveur que tant de siècles d'attente ont précédé, vient nous l'offrir et nous la mériter au prix de son sang. Seule elle peut nous réhabiliter, faire de nous des enfants de Dieu, en nous restaurant, en nous déifiant. Ne la refusons pas, ne la méprisons pas ; au contraire, laissons-nous aller à la désirer, à la demander, puisque nous en éprouvons tous un si grand besoin. Et nos pensées et nos cœurs surtout fixés sur le Messie divin qui nous l'apporte, disons avec la Sainte Eglise notre Mère : « *Rorate cœli desuper et nubes pluant Justum.* » Ainsi soit-il.

POUR LES RÉUNIONS MENSUELLES DES MÈRES CHRÉTIENNES

XV

LA VIE CHRÉTIENNE PAR LA PRATIQUE DES PETITES VERTUS

INTRODUCTION. — L'importance des petites vertus.

PREMIÈRE PARTIE. — Les vertus théologales et morales restent à la base de toute vie chrétienne, mais elles sont puissamment secondées par les vertus secondaires. Elles ne sont d'ailleurs pas petites en elles-mêmes, mais simplement par comparaison ; leur nombre est considérable, et elles s'adaptent aux situations les plus variées.

DEUXIÈME PARTIE. — Les petites vertus *personnelles :* la sagesse, le goût du travail, l'esprit de sacrifice, la réserve prudente. La pratique de l'examen de prévoyance et de l'examen de conscience facilite l'acquisition de ces vertus.

TROISIÈME PARTIE. — Les petites vertus *familiales* et *sociales :* l'union intime avec son époux, l'ordre dans la direction de la maison, l'économie, la prévoyance, la vigilance ; au dehors, complaisance et serviabilité. Tout cela, quoique minime en apparence, aide grandement à l'œuvre du salut.

CONCLUSION. — Les qualités les plus humbles possèdent une haute valeur au regard de Dieu.

Mesdames,

Vous voulez vivre chrétiennement. Il y a pour cela bien des manières, depuis celle qui comporte simplement l'observance des devoirs les plus rigoureux jusqu'à celle qui consiste à se cloîtrer dans un Carmel pour y atteindre la sublime perfection. La Providence n'a voulu pour vous ni l'une ni l'autre de ces voies extrêmes. Sans prétendre à l'austérité des religieuses, vous devez faire mieux que les plus vulgaires chrétiennes. Vous devez sanctifier votre vie autant qu'on peut le faire dans le monde. Et c'est pourquoi je dois vous suggérer aujourd'hui quelques humbles moyens de perfection.

Leur importance est plus considérable qu'on ne le croirait au premier abord. Nous sommes trop portés à ne désirer que les hautes vertus, très admirables et très héroïques sans doute, mais quelquefois inaccessibles ; et quand nous nous sommes rendu compte que nous ne saurions y prétendre, nous avons le tort de nous abandonner à un lâche découragement. Il nous faut donc essayer de plaire à Dieu, suivant la mesure de nos forces, suivant la loi de notre situation, en nous appliquant à le servir par la grande pratique des petites vertus.

I

Tout d'abord, entendons-nous bien : ces vertus obscures, secondaires, dont je parle, ne visent nullement à se substituer aux vertus fondamentales et essentielles qui forment l'armature, le cadre de toute vie sincèrement chrétienne. La foi nous est indispensable, puisqu'elle seule nous relie à Dieu et que nous ne pourrions ni aimer ni servir un Créateur que nous ne connaîtrions pas. L'espérance est le soutien indispensable de notre activité qui s'affaisserait et s'évanouirait rapidement si elle n'était maintenue par les encouragements divins. La charité est la vertu sublime qui détermine la valeur de nos actes et les rend agréables à Dieu en nous les faisant réaliser en vue de l'immense amour de Dieu.

Il en est de même pour les vertus morales : la justice équilibre nos gestes, nous garde dans le respect de la loi ; la force nous anime à repousser les tentations, à conquérir de nouveaux mérites ; la prudence et la tempérance modèrent nos impulsions excessives, nous font agir avec sagesse et circonspection. Otez une seule de ces vertus, il manquera quelque chose, quelque chose de primordial, dans une existence chrétienne.

Ce n'est pas tout. Ces vertus s'appuient les unes les autres et se corroborent mutuellement. La foi, l'espérance, la charité, sont comme trois sœurs inséparables ; car on ne peut connaître le Seigneur sans aussitôt tendre à l'aimer et à mettre sa confiance en lui ; la tempérance refrène les abus possibles de la force, comme la prudence éclaire la justice. Admi-

rons la sagesse inouïe qui a construit ce chef-d'œuvre de l'ordre moral, où tout se tient, où tout se lie, où tout s'harmonise splendidement pour le bonheur des âmes et la gloire de Dieu.

Mais cet édifice déjà si parfait peut se perfectionner encore. Les parties principales sont établies sur les bases que nous venons de dire ; toutefois il reste encore des places qu'il faudra remplir, des surfaces nues que nous pourrons orner. C'est ici qu'interviennent nos chères petites vertus. Sans rien déranger de l'ensemble, elles se glissent et s'insinuent partout où leur présence discrète sera utile à la solidité ou à la splendeur du monument. Elles entourent les vertus premières pour les protéger contre tout choc, pour les soutenir, pour leur permettre de se développer avec plus d'ampleur et plus de grâce.

Elles semblent parfois cesser d'être elles-mêmes pour se fondre dans une meilleure manière de pratiquer les hautes vertus. On rencontre, de temps à autre, des gens dont la foi devient rude à force d'austérité, dont l'espérance vacille, dont la charité est vague ou flottante ; des gens qui se rendent scrupuleux à force de vouloir être justes, durs pour mieux affirmer leur force, soupçonneux par excès de prudence. Infusez vite dans leur âme un peu de douceur et de confiance, un peu de sagesse et de discrétion : ces humbles qualités si nécessaires atténueront les angles, éclaireront les coins obscurs, amèneront tout doucement les nobles facultés humaines à un plus haut degré de perfection.

Elles ont encore l'avantage de nous maintenir constamment en la sainte présence de Dieu, parce qu'elles peuvent, plus facilement que d'autres, se pratiquer continuellement, se mêler à nos moindres actions pour les sanctifier et les grandir. Il ne nous serait guère commode de réciter sans cesse le *Credo :* il est facile de vivre sa vie dans un perpétuel sentiment de croyance et d'amour, qui ne s'explicite pas à chaque minute, mais qui, pour demeurer latent, n'en reste pas moins au fond de notre âme. Ainsi pour toutes les habitudes saintes. Nous ne devons pas oublier que ce n'est pas un acte isolé qui suffit à former une vertu : la vertu est nécessairement une habitude, c'est-à-dire une longue et fréquente répétition d'actes. En multipliant nos intentions bonnes et pieuses, les petites vertus quotidiennes multiplieront donc l'exercice de nos qualités supérieures.

Et d'ailleurs il ne faut pas s'abuser sur le sens des mots. Si nous appelons « petites » ces vertus humbles et effacées, c'est pour les distinguer des vertus suprêmes, sans lesquelles nous n'aboutirions à rien. Mais cela ne signifie en aucune façon qu'elles soient minimes en elles-mêmes. Suivant une maxime célèbre, « il n'y a rien de petit dans le service de Dieu. » Le moindre geste, le moindre désir, la moindre pensée y prennent une importance considérable à cause de la fin vers laquelle elles tendent, à cause de la majesté sans bornes qui daigne les accueillir en les bénissant. Sous prétexte de faire mieux, prenons garde de ne pas négliger les bonnes actions moins éclatantes : en voulant viser trop haut nous courrions le risque de manquer le but. Recherchons donc avec soin comment nous pourrons améliorer notre âme en nous habituant à bien remplir nos obligations les plus banales.

Les petites vertus sont innombrables, et toutes ne sont pas à la portée de tous. Elles varient suivant les événements, les situations, les âges. Et parmi tant d'autres avantages, elles possèdent celui de s'adapter facilement aux circonstances les plus diverses comme aux positions les plus variées. Dans le repos comme dans le labeur, dans la maladie comme dans la santé, dans l'isolement comme au milieu des joies et des soucis de la famille, elles se présentent à nous, elles s'offrent, elles nous sollicitent. C'est à nous de savoir les discerner, de les deviner, de choisir celles d'entre elles qui sont préférables pour notre avancement spirituel. Ne craignons pas d'en choisir trop : plus nous en aurons récolté, plus nous amasserons de fleurs pour parer notre couronne immortelle. Cueillons-les donc, à pleines mains comme à plein cœur, dans le vaste parterre de sainteté où Dieu daigne vouloir que nous pénétrions.

II

Parmi les petites vertus qui semblent le mieux faites pour vous, Mesdames, il en est quelques-unes plus strictement personnelles et qui doivent rester dans l'intime de vos âmes. Leur rayonnement se diffusera au dehors, mais d'une manière indirecte et voilée ; ce sera vous qui bénéficierez le plus des bienfaits qu'elles répandront en vous.

En première ligne, mettons la *sagesse,* qui est l'art difficile d'apprécier chaque chose suivant son exacte mesure et plutôt d'après son côté surnaturel que d'après ses aspects mondains. La sagesse est faite d'équité et de clairvoyance, de prudence et de générosité. Appliquée à de grandes choses, c'est elle qui forme les hommes d'Etat et les diplomates, les savants et les théologiens. Réduite aux proportions de votre gouvernement personnel et familial, c'est elle qui vous permettra de porter des jugements droits, de prendre des décisions raisonnables, d'éviter les abus ainsi que les excès.

La femme sage n'est pas moins rare que la femme forte ; elle n'a pas moins de mérite que celle-ci. Son action mesurée, soutenue, persévérante, accroît la puissance et la fortune de la maison ; elle entraîne surtout vers Dieu les âmes enfantines du foyer. Car la vraie sagesse réside dans la considération des biens célestes et dans l'élection des moyens qui permettent d'y parvenir.

A la sagesse, joignez le *goût du travail.* « Vive labeur ! » telle était la devise de la famille de Jeanne d'Arc. Qu'elle devienne celle de toutes les femmes du pays : la France y gagnera ainsi que le bon Dieu.

Sans doute le travail est dur, mais cela ne l'empêche point de demeurer inévitable. Expiation et épreuve, le travail nous suivra partout, s'attachera sans cesse à nous, par la volonté du Seigneur. N'envions d'ailleurs pas le sort de ceux qui arrivent, par hasard, à se soustraire à la loi commune : la peine dont ils se sont évadés est remplacée providentiellement par d'autres peines plus accablantes, dont l'une des plus lourdes est l'ennui, qui obnubile l'in-

telligence, qui atrophie la volonté tout en comprimant durement le cœur. Mais puisque le labeur est nécessaire, puisque nous ne saurions nous y soustraire, pourquoi ne pas l'accepter vaillamment ? L'effort que l'on accomplit avec gaieté s'allège, du reste, de lui-même. Une œuvre accomplie avec goût est mieux faite, avec moins de fatigue. Quand ce ne serait que pour ménager nos forces, nous devrions donc apprendre à aimer le travail. Mais il est une considération plus haute : le travail est une loi divine ; nous nous y soumettrons donc volontiers pour faire plaisir au Seigneur. On ne sert pas Dieu, en effet, sans se renoncer soi-même.

Et ceci nous amène à recommander *l'esprit de sacrifice,* qui détient à la fois le secret de l'énergie et celui de la paix. Si nous n'écoutions que nos instincts, nous ramènerions tout à nous-mêmes. Nous ferions aisément de nous le centre de l'univers, et nous accepterions avec plaisir que chacun se dévoue à notre service. N'est-ce pas un des cas où il convient d'appliquer le grand principe : « Faites donc pour autrui ce que vous voudriez que l'on fît pour vous-mêmes » ? Le Seigneur qui vous a voulues épouses et mères, vous a réservé un magnifique rôle, mais un rôle de dévouement. Vous ne vous appartenez plus, vous vous êtes données tout entières. Ne reprenez donc pas, en détail, la généreuse offrande que vous avez faite, en bloc, à votre mari, à vos enfants. Apprenez à sacrifier quelques loisirs ou quelques joies pour leur procurer un peu de repos ou d'agrément ; préférez ce qu'ils aiment à ce qui vous plaît ; considérez que tout en restant leur compagne ou leur reine, vous vous êtes engagées à vous immoler pour leur bien.

Cette abnégation perpétuelle est dure, surtout au début. Peu à peu elle devient moins pénible et l'on finit par s'y complaire. On est d'autant plus heureux de répandre du bonheur autour de soi que ce bonheur nous coûte quelque chose. Un bienfait accordé sans peine ne possède plus la même saveur ni pour celui qui le rend négligemment, presque sans y penser, ni même pour celui qui le reçoit et qui devine confusément qu'on lui fait un cadeau de mince prix.

L'esprit de sacrifice comportera plus d'une fois le renoncement à vos idées, à votre pensée personnelle ; il vous imposera un surcroît d'occupations, un supplément de soins dont vous vous seriez bien passées sans doute : raison de plus pour le pratiquer, car cette abnégation discrète vous fera chérir par votre entourage et bénir par le bon Dieu.

Sachez aussi garder une sainte et prudente *réserve.* Il est des personnes évaporées qui se répandent au dehors, qui se livrent au premier venu. Leur légèreté, assez souvent, leur procure sans tarder des ennuis ; mais elle est surtout désastreuse pour leur recueillement intérieur, sans lequel il n'est point de solide vertu. Il faudra prendre — ou développer — l'habitude de ne pas raconter à n'importe qui tout ce qui vous passe par la tête, de ne pas vous abandonner à des intimités trop familières sans avoir réfléchi d'abord aux conséquences qui peuvent survenir.

C'est un grand art, mais un art difficile, que de choisir avec prudence les personnes à qui l'on peut sans inconvénient se confier. Et s'il est bon de posséder quelques amis sûrs, éprouvés, pour qui l'on n'aura pas de secrets, il importe que leur nombre soit restreint. Autrement on ne serait plus soi-même ; on se trouverait à la merci d'une indiscrétion qui, pour être sans doute involontaire, n'en aurait pas moins de fâcheux résultats.

Si vous voulez réellement développer en vous ces vertus intimes et tant d'autres, il serait excellent de vous astreindre à l'exercice journalier d'un double examen de conscience. Ce n'est pas une méthode inédite, mais vous me permettrez de vous la rappeler, parce qu'elle abonde en fruits de salut. Le matin, dès votre réveil, tout en offrant à Dieu votre âme et la journée qui commence, examinez ce qui, vraisemblablement, se produira au cours des heures qui vont suivre. Vous verrez ainsi, d'un rapide coup d'œil, les obstacles qui vont se dresser devant vous, vous vous mettrez en garde contre les tentations prochaines ; vous vous préparerez à accomplir des actions méritoires. Et le soir, votre œuvre achevée, avant de goûter un repos bien gagné, faites une rapide revue de tout ce que vous avez réalisé, des événements imprévus qui ont surgi. Demandez-vous si vous avez bien fait tout ce que vous aviez à faire ; demandez-vous surtout si vous l'avez fait en vue de Dieu. Avec un sentiment de regret pour vos défaillances ainsi remémorées, prenez pour le lendemain des résolutions plus énergiques, et endormez-vous sous le regard du ciel.

III

Nous en arrivons maintenant aux petites vertus plus extérieures, mais dont l'importance n'est pas moindre, car elles tendent à répandre autour de nous une atmosphère d'affection, de sérénité, de calme et confiante certitude.

Dans cet ordre d'idées, vous veillerez d'abord à ne jamais rien vous permettre qui soit, le moins du monde, de nature à vous détacher de votre époux. Oh ! il n'est nullement question, vous l'avez bien compris, de la stricte fidélité conjugale qui est une obligation essentielle à quoi vous ne sauriez faillir sans crime ni sans déshonneur. Il s'agit de cette autre fidélité qui possède bien sa valeur aussi, et qui fait que l'on veut plaire à son mari, comme on le voulait, autant qu'on le voulait, dans les temps brefs et radieux d'une douce lune de miel. Cette entente sans réticence fait le charme d'un foyer. Pour y atteindre, il est nécessaire d'effectuer quelques concessions, mais celles-ci ne sont pas au-dessus des pouvoirs d'une femme chrétienne et dévouée.

Il est sans doute très important d'éliminer du sein d'un ménage les divergences d'opinions qui se produisent quelquefois sur les sujets les plus divers et les plus inattendus. Pour cela, sans rien sacrifier de la vérité, on devra savoir envelopper son avis dans des formules souples et liantes ; on évitera d'aborder sans nécessité les points en litige ; on supportera patiemment l'exposé de quelques théories que l'on ne partage pas. Nous excepterons cepen-